

Tristes reflets

Ils tiennent le miroir entre leurs mains tremblantes et comprennent avec effroi que c'est le premier jour du reste de leur vie...

Juillet-Août 1915

J'attrape le journal daté du jour, le 31 juillet 1915, traînant sur la table de la salle à manger. Il n'est question que de la guerre dedans. Fatigué de cette obstination pour celle-ci, je décide de prévenir ma mère qui se trouve dans la cuisine de notre petit appartement parisien et de descendre me promener dehors. A peine arrivé en bas de notre immeuble, je n'entends que des discussions en lien avec la guerre.

Combien de temps est-ce qu'elle va bien pouvoir durer ?

Pensez-vous que nous allons réussir à faire reculer les allemands ?

Quelle horreur cette guerre... j'espère qu'elle ne fera pas trop de dégâts.

Nos fils ont bien du courage pour faire la guerre contre les allemands.

Je me décide à partir un peu plus loin pour me changer les idées. Je croise de nombreux policiers, femmes et hommes qui portent un air anxieux et inquiet sur leur visage. Les enfants, eux, n'ont l'air de se rendre compte de rien. Leur naïveté me fait sourire.

-Eugène ! j'entends en passant devant un petit bar de la place de la République.

Je me retourne et aperçois Louise et Georges, mes deux amis de toujours. Je m'approche de la petite table du bar où ils se trouvent et m'assois avec eux. Ils reprennent leur discussion qui était, évidemment, centrée sur la guerre qui débutera dans très peu de temps.

-Je disais à Georges, m'informe Louise, que j'ai décidé de m'engager dans la guerre en tant qu'infirmière. Ou bien travailler dans une usine pour aider à la préparation des munitions, je ne sais pas encore.

-Eugène, je t'en prie... Dis-lui qu'aller travailler dans une usine n'est pas un métier pour les femmes ! Elle pourrait soigner des blessés mais pas préparer des munitions. Quelle idée...

Louise est une jeune femme de 22 ans possédant un esprit très ouvert pour notre époque ce qui est souvent mal perçu de tous. Georges est, au contraire, un jeune homme du même âge que Louise et moi, et qui ne cherche pas à penser plus loin que ce que la société le fait.

-Georges, je pense que... je commence avant de me faire couper par ce dernier.

-Mais non enfin ! s'exclame-t-il. Les femmes ne travaillent pas, mise à part à la maison. C'est ainsi depuis plusieurs siècles, je ne vois pas pourquoi cela changerait aujourd'hui. Lors des batailles de Napoléon, crois-tu que les femmes travaillaient dans des usines ?

Louise soupire, exaspérée par le comportement de notre ami. Ce qu'il peut être borné !

-Cet exemple n'a rien avoir avec la guerre qui va se dérouler dans les prochains jours, Georges. Les temps changent, essaie une dernière fois Louise.

C'est au tour de Georges de soupirer devant les paroles de Louise. La guerre n'a pas encore commencé qu'elle est déjà en train de nous rendre fou. J'essaie de détendre l'atmosphère en proposant une sortie au théâtre ce soir. Mes amis, étant comme moi des personnes qui aiment sortir et découvrir de nouvelles choses, acceptent aussitôt.

En rentrant chez moi, je passe devant la mairie où je découvre un groupe d'hommes et femmes agglutinés. Je m'approche et découvre une affiche qui va, je le sens, bouleverser le cours de ma vie.

« Par décret du Président de la République, la mobilisation de l'armée de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées. Le premier jour de la mobilisation est la 2 Août 1914. »

Voilà pourquoi, deux jours plus tard, je me retrouve sur la place de la mairie, entouré de mes parents, Louise, Georges et pleins d'autres familles habitant au même endroit que moi. Si nous sommes tous réunis ici à se dire au revoir, c'est parce que le destin de la France est confié entre les mains d'hommes comme moi. J'embrasse mes parents puis nous partons pour un long voyage.

10 Novembre 2015

J'écoute mes amis, Jules, Hugo et Inès, se remémorer les événements de la veille au soir lorsque nous sommes sortis. Nous sommes assis à la terrasse d'un bar parisien malgré le froid qui s'installe dans la région à ce moment de l'année.

-Vous en avez pensé quoi vous, du film d'hier soir ? demande Hugo.

Je repense au film que nous sommes allés voir, *Ange et Gabriel*. Nous avons beaucoup rigolé en le regardant, il était sympa.

-J'ai beaucoup aimé, dis-je.

Nous passons encore un petit bout de temps à donner notre avis et à critiquer d'anciens films que nous étions allés voir plus tôt.

-Ethan ? m'appelle Hugo.

Je tourne la tête vers lui et lui fais signe de continuer à parler.

-On voulait te proposer de venir avec nous, demain, sur les Champs-Élysées pour la commémoration de l'Armistice de 1918. Est-ce que tu voudras venir avec nous ?

Je hoche la tête puis nous nous levons pour payer l'addition et partons. Derrière la caisse se trouve un miroir. J'en profite pour passer une main dans mes cheveux et me recoiffer.

-Quel narcissique ! rit Inès. Arrête un peu de t'observer tout le temps, Ethan !

10 Septembre 1914

Depuis plusieurs jours déjà, le combat s'enchaîne et je ne compte plus le nombre de défaites contre l'Allemagne que nous avons pu vivre et le nombre d'hommes que nous avons pu voir tomber à terre et mourir. Je n'aurais jamais cru pouvoir vivre des scènes aussi terrifiantes et choquantes. Les armées allemandes sont entrées en France depuis un moment et nous faisons tout ce que nous pouvons pour les repousser et les arrêter. J'ai commencé à marcher avec mes compagnons le 4 septembre, lorsque le général Gallieni nous a ordonné de nous diriger vers la Marne car les allemands s'approchaient de Paris très rapidement. De temps en temps, je me retournais pour vérifier que Georges était toujours bien avec moi. Souvent, nous chantions des chants tous ensemble pour essayer de passer le temps, pour nous changer les idées et pour nous donner du courage.

Vers midi de ce jour, le 10 septembre, nous recevons une nouvelle attaque des allemands sur notre artillerie. Nous entendons des bruits assourdissant d'éclats d'obus, un bruit qui devient presque familier avec le temps. Nous contre-attaquons du mieux que nous le pouvons mais les troupes allemandes occupent une position dominante. Nous avons peur, très peur mais nous essayons de transformer cela en courage et sang-froid. Je vois des centaines de Français tombés à terre, mitraillés par les allemands sur cette plaine du Nord de la France. Je pense à ma famille et à toute la France qui compte sur nous et me lance dans le champ de bataille sans penser une seule fois que je pourrais devenir un de tous ces hommes qui finissent piétinés. C'est dur de tirer sur des hommes mais on sait que si ce n'est pas nous qui tirons, ce sera eux qui tireront.

Nous continuons à nous battre pendant un très long moment contre l'offensive allemande qui est, on peut le constater, plus forte, préparée et nombreuse que la nôtre. Néanmoins, personne ne baisse les bras.

11 Novembre 2015

Je lève ma tête, six avions de la Patrouille de France survolent le ciel bleu des Champs-Élysées en laissant derrière eux les couleurs bleu, blanc et rouge. Mes amis, une foule de touristes venant des quatre coins du monde, toute la France et moi regardons défiler la garde républicaine et la voiture du Président de la République encadrée par les motards de la Gendarmerie. De nombreux anciens combattants, décorés de leurs médailles, émus et fiers, sont venus assister à cette cérémonie. Nous nous sommes installés au plus près de l'Arc de Triomphe pour pouvoir voir le mieux possible François Hollande raviver la flamme du soldat inconnu.

Les spectateurs sont enthousiastes et les touristes sont étonnés par cette cérémonie qui n'existe peut-être pas dans leur pays. Beaucoup prennent des photos, filment, discutent ou encore se racontent des anecdotes sur un grand-père ou arrière-grand-père ayant vécu cette guerre. Je raconte moi-même, des petites histoires que mes parents m'ont racontées sur des membres de ma famille qui combattaient entre 1914 et 1918.

-Vous savez, ma grand-mère a gardé la plaque du casque de mon grand-père ? Elle était tellement contente lorsqu'il est rentré à la maison qu'elle l'a gardé pour se rappeler de son courage toute sa vie, nous informe Hugo.

-Moi, elle a gardé toutes les lettres qu'elle a reçues de mon grand-père ! s'exclame Inès.

-Ah bon ? Moi, mon grand-père n'avait plus ses parents et ne connaissait pas encore ma grand-mère donc il avait une marraine de guerre. Mes parents l'ont retrouvée il y a plusieurs années et elle leur a aussi donné toutes ses lettres, nous explique Jules.

Mes amis et moi agitions des drapeaux tricolores au-dessus de nos têtes. Certaines personnes sourient en nous regardant aussi joyeux. Une femme âgée passe devant nous et nous dit :

-Mes enfants, profitez, souriez, sortez ! Vous avez beaucoup de chance de vivre dans ce pays libre, qui n'est ni occupé, ni menacé. Continuez !

Elle finit en nous faisant un grand sourire puis s'en va. Les garçons, Inès et moi nous regardons un instant en réfléchissant à ce que cette inconnue vient de nous dire.

« *Quelle chance de ne pas avoir connu la guerre et toutes ses horreurs... Cette femme a raison.* », me dis-je.

Mai 1915

« *Mes chers parents,*

J'ai bien reçu votre précédente lettre ainsi que le colis qui allait avec. J'ai renvoyé ce qui ne m'était pas vital car nos sacs sont très lourds et qu'on doit se contenter du nécessaire, d'autant plus que les frais de transport ne sont pas payants.

Voilà déjà un an que je suis parti de la maison. Vous me manquez beaucoup et j'espère que tout va bien pour vous. Je vous écris des tranchées. En ce moment, les temps sont plus calmes, les Allemands ne combattent pas de notre côté. Ce sont plutôt les pays de l'Est comme les Arméniens qui souffrent, d'après ce que j'ai pu comprendre. Pour m'occuper, je continue à sculpter des éclats d'obus avec mes compagnons, comme je vous l'avais déjà dit, et j'écris des lettres. J'en ai d'ailleurs reçu une de la part de Louise. Elle m'écrivait à quel point elle se sentait utile en tant qu'infirmière de guerre. Je ne sais plus si je vous l'ai déjà dit mais nous n'avons pas d'encre ici ; mes camarades et moi avons un crayon bleu, du papier sur soi, puis avec la salive, on écrit avec ce crayon bleu.

Peut-être êtes-vous déjà au courant, mais Georges a été transporté d'urgence dans un des hôpitaux du front lorsqu'il est, à son tour, tombé à terre. C'était il y a un peu plus d'une semaine, lorsque les allemands ont utilisé des gaz asphyxiants. Beaucoup de nos hommes en sont morts, dont Georges. Les dernières paroles qu'il a pu me prononcer sont « Je ne suis qu'un de ces soldats qui meurt pour la France. Ne pleure pas, ne soyez point tristes ». C'est horrible et émouvant de voir quelqu'un mourir aussi jeune et dans ces circonstances.

Enfin, rien de bien nouveau à part ça. Les temps sont durs mais nous savons pourquoi nous nous battons avec tant de hargne et d'envie de vaincre l'ennemi. J'ai hâte de vous revoir et de rentrer à la maison.

Votre soldat qui vous aime et pense bien souvent à vous,

Eugène LEPAGE »

13 Novembre 2015

Je me regarde une dernière fois dans le miroir de mon entrée. J'ai l'air heureux tel un jeune homme de 21 ans, plutôt charismatique et souriant. Je me rends au Bataclan où je rejoins Jules pour assister au concert de The Eagles of Death Metal.

-Ethan ! m'appelle ce dernier, en me faisant des grands signes de la main, qui est déjà en train de faire la queue pour entrer.

Je me joins à lui et nous attendons environ une demi-heure avant de pouvoir entrer dans la salle de concert. Une jeune femme nous conduit à nos places, tout au fond, près d'une sortie de secours. Etant arrivés en avance, nous avons le temps de nous asseoir et de discuter un peu. Nous avons réservé nos billets depuis plusieurs mois et avons vraiment hâte de pouvoir venir ici. Lorsque le groupe monte sur scène, nous nous levons tous dans la salle et chantons en hurlant. Lors de la prestation de mon morceau préféré, Jules et moi nous déchaînons. Nous sommes tellement dans notre bulle que nous n'entendons pas l'agitation qui se crée autour de nous. Je vois Jules se jeter à terre à côté de moi, le groupe sortir de scène en courant, tout le monde hurler et courir dans tous les sens. Je me retourne et fais face à un homme armé. La peur me saisit et je ne réalise la situation que lorsque je me sens tomber, mon visage me fait ressentir une brûlure intense. Puis plus rien. Le vide total.

25 Septembre 1915

Notre artillerie est prête. J'espère que la bataille dans laquelle nous nous lançons sera la dernière. Je ne peux plus vivre dans ces conditions de guerre, au milieu de la boue, des rats, des poux et des cadavres. Je ne demande qu'une chose ; pouvoir enfin rentrer chez moi, à Paris, avec mes parents et retrouver ma vie tranquille d'avant.

Nous avons déjà repoussé deux fois le moment de débiter cette attaque dans la Champagne pour des quelconques raisons que le Général Castelnau nous a dictées mais aujourd'hui est le bon jour. Je reprends mes esprits et observe ce qui se passe autour de moi. Des bruits assourdissants résonnent, des balles sifflent, de tous les côtés les hommes tombent à terre et essayent de se relever pour continuer à se battre coûte que coûte. Les mitrailleuses tirent, les obus tombent. On est mélangé entre les obus français, les obus allemands et les mitrailleuses françaises, les mitrailleuses allemandes. Allemand ou Français, nous sommes tous dans la situation. Nos vies ne tiennent qu'à un fil. Des hommes courent autour de moi et cherchent à s'éloigner. Je lève la tête et vois un énorme obus se diriger à très grande vitesse vers moi. Je prends mes jambes à mon cou et fuis. Mais où fuir ? Comment trouver refuge au milieu de tous ces cadavres et de cette pluie d'obus et de balles ? Je n'ai le temps de m'éloigner de plus d'une dizaine de mètres que l'obus s'écrase par terre, créant un profond cratère ainsi qu'une explosion de terre. Je sens mon corps se soulever puis s'écraser quelques mètres plus loin. Ensuite, c'est le vide. Tout devient obscur puis tout s'arrête.

26 Septembre 1915 / 14 Novembre 2015

Eugène et Ethan se réveillent tous deux. L'un dans un hôpital parisien, l'autre dans un hôpital du front de la Marne. Ils ont du mal à ouvrir leurs yeux et à les garder ouverts. Dans leur tête, les événements de la veille se bousculent. Lorsque leurs souvenirs se remettent en ordre, ils ressentent une vive douleur qui leur parcourt tout le corps. Ils essaient de bouger mais la douleur les en empêche. Ils voient des infirmières qui s'approchent d'eux. Eugène en reconnaît une, c'est Louise.

Après de nombreux jours de soins et de souffrance, le médecin leur tend un miroir pour qu'ils puissent voir leur visage. Brûlé et totalement différent de celui qu'ils avaient avant. Ils sont tous les deux des victimes de la barbarie humaine.

Ils tiennent le miroir entre leurs mains tremblantes et comprennent avec effroi que c'est le premier jour du reste de leur vie...

Valentine A.